

LA MORT DANS LE CHRIST

De la rupture à la communion

« Tu es vis-à-vis de la guerre comme sont les chrétiens devant la mort : les yeux tellement fixés sur ce qui viendra après qu'ils en oublient toutes les horreurs de l'agonie ».

Roger MARTIN DU GARD, *Les Thibaud*,
t. V, p. 136.

« Les prédicateurs traiteront de préférence les sujets suivants : le péché mortel, le délai de conversion, la mort, les derniers sacrements, l'éternité des peines, la parabole de l'enfant prodigue... », lit-on dans le *Règlement sur les Retraites paroissiales ou Missions* en vigueur dans le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Monseigneur Dupanloup¹.

Ces missions avaient pour but, par le rappel des « grandes vérités », de ramener le peuple à la pratique religieuse. La désaffection à l'égard de la religion allait croissante. Ces « grandes vérités » qui soulignaient l'impuissance de l'homme devant la mort et le jugement paraissaient de nature à inciter une terreur « salutaire » : les hommes reviendraient sous son effet à la fréquentation des sacrements, recevraient au moins l'Onction des malades à la dernière extrémité, et assureraient leur salut.

1. Cité par Ch. MARCILHACY, *Le Diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Monseigneur Dupanloup*, p. 286.

La mort est un grand moyen de conversion. Et en souligner les horreurs et l'improvisiste, c'est faire acte de charité : c'est éviter à quelques-uns le jugement. « Le sermon sur la mort, nous raconte Pierre Emmanuel dans *Qui est cet homme ?*, avait lieu le soir, toutes lumières éteintes, sauf une faible bougie ; et l'ombre se creusait autour de nous, le diable nous frôlait de ses ailes, nous avions des cauchemars... » Il nous rapporte que le prédicateur avait conté le décès subit d'un de ses anciens retraitants : « Il était mort, mes enfants, avec dans une main un livre de Zola, et dans l'autre la photo d'une femme de mauvaise vie. Quand il fut mort, son corps devint tout noir »². On ne sait dans le cas quel fut le signe le plus évident de réprobation : qu'il mourût lisant Zola, ou que son corps devînt noir. Voilà de quoi ébranler l'imagination et inspirer un désir ardent de conversion.

On est heurté par cette exploitation malsaine de l'angoisse devant la mort. Admettons qu'elle fut rare. Elle n'a pas seulement pour origine le goût du morbide : elle correspond, notamment au XIX^e siècle, à une situation sociologique et idéologique. Le monde échappe au prédicateur. L'initiative ne vient plus de l'Eglise : les idées de liberté, de progrès, d'organisation sociale et communautaire, la science viennent du dehors. Tout semble peu à peu se plier à la volonté de l'homme, et on entrevoit qu'il vaincra la misère, la souffrance physique, la maladie. Il reste la mort : elle est invaincue. « Aussi, écrivait l'Abbé Bardin, l'impie sent bien que la puissance des prêtres est enracinée dans les douleurs de cette vie »³. Mot prononcé pour justifier qu'on s'occupe de soulager certaines misères matérielles en vue de ramener à la pratique religieuse. Mot terrible cependant : Dieu partout semble silencieux. Il est exclu, mais il reste une faille : son ombre s'y pro-

2. Pierre EMMANUEL, *Qui est cet homme ?*, Paris, Egloff, 1947, p. 83 et 82.

3. Cité par Ch. MARCILHACY, *Ibid.*, p. 170.

file et le pouvoir incontesté de l'Eglise s'y glisse. L'homme ne peut faire reculer la mort : elle est la dernière arme de la puissance de l'Eglise.

« Eglise, Sainte Eglise, après avoir échappé à ton emprise, pendant longtemps je me suis demandé d'où venait ta puissance, écrivait naguère H. Lefebvre. Je vois maintenant la terrible profondeur, la terrible réalité de l'aliénation humaine ! Depuis tant de siècles, tu draines, tu amasses, Sainte Eglise, toutes les illusions, toutes les fictions, tous les vains espoirs, toutes les impuissances. Comme la plus précieuse des moissons, tu les engranges dans tes maisons et chaque génération, chaque époque, chaque âge de l'homme apporte quelque chose à tes greniers. Et voici devant moi les terreurs de l'enfance humaine, et voici les inquiétudes adolescentes, et voici les espoirs et les doutes de la maturité commençante et jusqu'aux frayeurs et aux désespoirs de la vieillesse, car il ne te coûte rien de dire que le soir du monde approche et que l'homme déjà vieilli périra sans s'être accompli ! Des hommes se mettent un peu à l'écart de la vie pour pouvoir la dominer avec tout l'art fomenté par l'expérience de vingt siècles et plus... Et ils se penchent sur le premier souffle du nouveau-né et le dernier soupir du moribond, sur les questions de l'enfance, les craintes de la virginité et les troubles des adolescents et sur les anxiétés des misérables et même sur les douleurs des puissants : partout où faiblit un homme, ils arrivent. Dans la vieille expérience toujours plus habile, dans le corps « spirituel » de l'Eglise, tout sert — jusqu'aux doutes et aux hérésies, et aux attaques. Puissance illimitée d'absorption et d'accumulation de l'inhumain, elle est cela même et rien que cela »⁴.

L'Evangile ne se reconnaît ni dans la prédication qui utilise la terreur animale de l'homme devant la mort, ni

4. H. LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne*, t. I, L'Arche, Paris, 1958, p. 231-232.

dans la critique des aliénations religieuses que dénonce H. Lefebvre. La mort n'est pas ce dernier carré de souffrance et de malheur qui donnerait efficacité à la parole de l'Eglise. S'il existe un sens chrétien de la mort, il respecte et assume l'attitude humaine en face d'elle. Ce n'est pas en réduisant cette attitude à la peur animale qu'elle a quelque chance de devenir chrétienne.

*
* *

La mort est-elle susceptible d'une signification humaine ? A-t-elle — indépendamment de l'attitude que l'homme adopte à son égard : résignation, révolte, acceptation, dépassement, liberté, espérance — une « essence signifiante » ? Ou bien faut-il tenir qu'elle est une simple limite, le pur fait de disparaître au monde, l'absurdité par excellence ?

Les penseurs modernes, à la différence de ceux des époques antérieures, ont beaucoup réfléchi à la mort. Il ne se dégage pas une doctrine commune, mais une méthode d'approche réflexive de ce fait humain. Jusqu'à présent, il était, à quelques exceptions près, le domaine de la religion, de la poésie et de la littérature. Les penseurs se détachent de plus en plus d'une réflexion « ontologique » qui n'a pas au préalable assuré son point de départ anthropologique. Mettre au cœur de la réflexion l'homme dans sa réalité concrète, c'est se refuser à ignorer superbement ce qui est l'interrogation la plus radicale : la mort. Les religions autrefois se chargeaient d'exorciser la question. Le monde devient profane et souvent athée. La question demeure. Il faut l'apprivoiser. Ce n'est pas simple : « L'athéisme est une entreprise cruelle et difficile ». Car aucune théorie ne la dompte : que je la pense absurde, ou que je l'affirme signifiante, elle m'arrache au monde et me terrasse à jamais. Longtemps elle est abstraite : « Jusque-là je n'avais jamais été intéressée par la mort, écrit Anne Philipe. Je ne comptais pas avec elle.

Seule la vie importait. La mort ? Un rendez-vous inéluctable et éternellement manqué puisque sa présence signifie notre absence. Elle s'installe à l'instant où nous cessons d'être. C'est elle ou nous. Nous pouvons en toute conscience aller au-devant d'elle, mais pouvons-nous la connaître, ne fût-ce que le temps d'un éclair ? »⁵.

Cette pure limite n'est rien. Ce n'est pas ainsi que l'homme fait l'expérience de la mort. Tant qu'elle est une pure possibilité objective, elle n'est pas sa mort ; elle n'est même pas « la mort ». Bernanos écrit, dans la *Nouvelle histoire de Mouchette*, à propos de cette adolescente qui risque de transir de froid dans la pluie et la tempête : « N'ayant jamais été malade, le froid qui la pénètre est à peine une souffrance, une gêne plutôt pareille à tant d'autres. Cette gêne n'a rien de menaçant, n'évoque aucune image de mort. Et d'ailleurs, la mort elle-même, Mouchette y pense comme à un événement bizarre, aussi improbable, aussi inutile à prévoir que, par exemple, le gain fabuleux d'un gros lot. A son âge, mourir ou devenir une dame sont deux aventures aussi chimériques »⁶.

Mais vienne la disparition d'un être aimé ; vienne la vieillesse, la mort découvre son visage : « Ce qui était monstrueux c'est que tu doives mourir. J'allais être seule, je n'y avais pas encore pensé. La solitude : ne pas voir, ne pas être vue... »⁷. « Tu fus mon plus beau lien avec la vie. Tu es devenu ma connaissance de la mort »⁸.

Simone de Beauvoir, dans une page admirable, imagine la mort de celui qu'elle aime et la sienne propre : « Ou je verrai Sartre mort, ou je mourrai avant lui. C'est

5. Anne PHILIPPE, *Le temps d'un soupir*, Julliard, Paris, 1963, p. 12-13.

6. G. BERNANOS, *Œuvres romanesques*, La Pléiade, N.R.F., Paris, 1961, p. 271.

7. A. PHILIPPE, *Ibid.*, p. 62.

8. A. PHILIPPE, *Ibid.*, p. 50.

affreux de ne pas être là pour consoler quelqu'un de la peine qu'on lui fait en le quittant ; c'est affreux qu'il vous abandonne et se taise »⁹. Ce n'est pas seulement la disparition de l'être aimé qui donne figure concrète à la mort : la vieillesse est la mort s'installant dans la vie. Un vieux poème chinois le dit sobrement : « A l'aube mon miroir m'attriste sur mes cheveux qui changent ». Simone de Beauvoir écrit avec moins d'apparente sérénité : « La vieillesse m'infecte aussi le cœur... Mes révoltes sont découragées par l'imminence de ma fin et la fatalité des dégradations ; mais aussi mes bonheurs ont pâli. La mort n'est plus dans les lointains une aventure brutale : elle hante mon sommeil ; éveillée, je sens son ombre entre le monde et moi : elle a déjà commencé. Voilà ce que je ne prévoyais pas : ça commence tôt et ça ronge... Ce qui me navre... c'est de ne plus rencontrer en moi de désirs neufs : ils se flétrissent avant de naître dans ce temps raréfié qui est désormais le mien »¹⁰.

Absence au monde, absence à autrui, désertion, tâche inachevée, telle apparaît la mort à beaucoup de nos contemporains. Ces thèmes ne recouvrent qu'une minime partie de ce que les penseurs modernes ont dit de la mort. Ces thèmes sont significatifs : ils ne sont pas seulement élaboration de philosophes. Ils sont vécus au niveau de l'expérience. Peuvent-ils aider le théologien à éclairer, à la lumière de la foi, le problème de la mort ?

*
* *

La Révélation judéo-chrétienne au sujet de la mort se résume en deux données fondamentales : la mort est le salaire du péché ; la mort est vaincue dans l'acte de la Résurrection du Christ. On ne peut séparer l'une et l'au-

9. Simone DE BEAUVOIR, *La force des choses*, Gallimard, Paris, 1964, p. 686.

10. *Op. cit.*, p. 685.

tre affirmation : le mal du péché fut manifesté dans toute sa virulence concrète lors de la Rédemption accomplie par Jésus-Christ (cf. le chapitre cinquième de l'*Épître aux Romains*).

Le problème qui se pose donc au théologien est le suivant : est-il possible de dévoiler dans la mort telle qu'elle nous apparaît un affleurement objectif des affirmations révélées ? En d'autres termes, peut-on, à partir de l'expérience de la mort, au sens où elle est possible et qu'il reste à préciser, éclairer les données révélées ? Il ne s'agit pas de prouver à partir d'une réflexion simplement humaine qu'il existe un lien nécessaire et logique entre le péché et la mort. Le propos est plus modeste et plus respectueux de la Révélation : il vise simplement à tenir ensemble ce que le croyant tient de la Parole de Dieu et ce qu'il voit dans l'expérience. Un éclairage mutuel en résultera. Pour qu'il soit effectif, il est nécessaire que la réflexion théologique accepte de reconnaître la légitimité d'une pensée profane : la Parole de Dieu ne dit pas comment la mort dévoile le péché. Il faudrait pour cela qu'elle procède à une analyse anthropologique. Elle ne le fait pas. Elle affirme un lien et elle dit que ce lien est surmonté en Jésus-Christ : en libérant l'homme du péché, il le libère de la mort.

Nous n'avons pas à parler ici de la Résurrection, c'est-à-dire du terme de cette libération. Elle est cependant l'horizon toujours présupposé. Notre insistance sur le lien entre mort et péché ne doit pas faire oublier que le point de vue pris est partiel : il est commandé par l'objectif de cet article. Ce lien entre mort et péché, nous essaierons de le suggérer en prenant deux thèmes qui hantent plus spécialement la pensée et la littérature modernes : la mort et l'inachèvement de l'être humain, la mort et l'absence au monde et à autrui.

*
* *

Immaturation et mort

Solon, dit-on, aimait répéter qu'un homme ne peut être jugé avant qu'il soit mort. Il a alors accompli sa tâche. Son histoire est désormais close : elle ne peut être ni reprise, ni corrigée. Elle est, tout simplement. L'homme mort est figé dans son passé. Celui-ci appartient à tous : son auteur n'y peut plus apporter la moindre retouche.

Tant que l'homme vit, son passé lui appartient : une orientation nouvelle change la signification de l'ensemble. *Les Confessions* de saint Augustin confèrent à son passé une signification différente de ce qu'elle eût été s'il était mort avant sa conversion. Le passé devient objectif, la chose de tous, lorsqu'une conscience n'a plus de pouvoir sur lui. Absent de l'histoire, l'homme mort est livré au jugement.

Cette réification du passé, cette mainmise sur une conscience ayant existé et n'existant plus, font saisir un aspect apparemment absurde de la mort. Sartre imagine que Balzac soit mort après avoir publié quelques romans de jeunesse : il fût entré définitivement dans l'histoire comme un médiocre. Ayant vécu, il a écrit la *Comédie humaine*. On le juge un génie, et on découvre dans ses œuvres de jeunesse des anticipations de sa maturité.

Un rien eût pu arrêter cette acquisition lente de la maturité. Une maladie, un accident, et l'œuvre restait inachevée. Qui dira ce qu'eût été l'évolution de Merleau-Ponty ? La mort est la puissance de ce qui nous est extérieur : incidence du monde naturel ou malfaisance d'autrui, la mort n'arrive pas au terme d'un développement. Elle saisit l'homme à l'improviste, comme un voleur.

On s'explique qu'une mort jeune paraisse scandaleuse. On s'explique également que la mort d'un être qui promettait beaucoup paraisse plus irritante que celle d'un médiocre. Les auteurs bibliques trouvent obscure la mort dans la fleur de l'âge. Celle du vieillard rassasié de jours

leur paraît naturelle. Il a accompli sa tâche. Il peut partir. Celui qui meurt jeune est frustré de son temps. Il n'a pas eu sa mesure.

Nous ne sommes peut-être pas aussi sensibles que les anciens à la sérénité de la mort du vieillard. La vieillesse était l'image de la sagesse. L'homme y atteignait la maturité morale et spirituelle. Il avait achevé sa course. Il ne désertait pas le monde. Il entrait dans le repos. La mort qui venait à lui était sa mort. Il tombait dans l'au-delà comme le fruit mûr se détache de l'arbre. La mort apparaissait alors comme la conséquence de la maturation intérieure. Il n'est pas rare aujourd'hui encore de rencontrer de telle mort de personnes âgées. Elles font paraître d'autant plus scandaleuse la discordance qui existe entre la maturité et la mort.

« De la mort subite, délivrez-nous, Seigneur », chante l'Eglise dans ses litanies des saints. La mort qui frappe brusquement, ou celle qui atteint avant que l'homme ait donné sa mesure n'est pas seulement scandaleuse pour l'incroyant. Elle est étrange au croyant lui-même. Des apologistes naïfs ou complaisants ont reconnu dans de telles morts des jugements de Dieu : Arius meurt soudainement, et Luther est frappé d'apoplexie.

Ce n'est pas sérieux, mais dans de telles aberrations s'exprime maladroitement et d'une façon odieuse le sentiment que certaines morts ne sont pas « naturelles ».

Pour le croyant, la vie terrestre de l'homme porte une immense responsabilité : il y construit son visage éternel. Ce n'est pas le temps qui dépend de l'éternité, mais l'éternité qui mûrit dans le temps. Le hiatus entre la maturité apparente et la mort est donc étrangement mystérieux. La mort vient à l'homme comme par effraction. A la limite, ce n'est pas « sa mort », le fruit mûr qui choit dans le repos. Le décalage entre la maturation de l'être humain, particulièrement frappant dans la mort jeune ou la mort soudaine, est l'aspect quasi expérimental du scandale

propre à la mort. Celui-ci est particulièrement douloureux pour le chrétien : l'éternité entre dans une vie humaine comme de l'extérieur. La mort est, à la lettre, improvisée.

Sans doute est-ce pour une part une illusion de l'esprit que d'accorder à la vieillesse un statut exceptionnel. A supposer même que le vieillard ait le sentiment d'avoir accompli sa tâche, et qu'il accepte en toute sérénité de « rejoindre ses pères », la coïncidence expérimentale entre la mort « biologique » et l'achèvement personnel n'existerait pas. L'homme est un être historique et n'a jamais fini de se « définir ». L'homme, dans le temps, a la capacité de se « reprendre », de se redéfinir, de réécrire son passé. Il a accompli des choix qui, dans leurs conséquences, sont irréversibles. Mais, vivant en ce monde, il garde encore le pouvoir de se situer autrement vis-à-vis de ses propres choix. L'assassin qui demande pardon à Dieu n'abolit pas le passé : il change son rapport à ce passé. Tant que l'homme demeure dans la possibilité de se situer autrement par rapport à son passé, on ne peut parler d'achèvement. Désertant le monde, et n'ayant plus la capacité de se disposer vis-à-vis de son passé, l'homme est alors ce qu'il a historiquement élaboré : il est « fini », achevé pour l'éternité : « Je rentre en moi-même pour toujours », dit M. Ouine. La cessation du temps par la mort est l'achèvement. L'homme est éternellement ce que fut son histoire.

Dès lors, pourquoi parler d'un scandale ? La mort n'est-elle pas toujours ce qui supprime la possibilité que l'homme a de se définir ?

Il est vrai, l'histoire humaine n'a pas d'achèvement au sens où l'homme pourrait dire : « Je suis au terme de mon développement, je puis tomber en Dieu ». La mort est toujours déchirement. Il y existe cependant une maturation. L'enfant devient adolescent, adulte, puis vieillard. Les âges de la vie ne sont pas seulement biologiques. C'est la personne entière qui se transforme. La mort est scan-

daleuse lorsqu'elle ne s'inscrit pas dans cette ligne progressive. La rompant brusquement, elle donne achèvement éternel à ce qui n'est encore que promesse. L'extériorité de la mort donne à Dieu un visage autre que Celui que révèle l'Évangile. Le Dieu vivant est le Dieu de la Patience. Il n'est pas le Dieu qui souhaite la mort du pécheur. Il est l'Ami qui frappe à la porte. L'Évangile le présente cependant comme Celui qui vient à l'improviste. Ce divorce entre la maturation spirituelle, devenue désir d'entrer dans le repos de Dieu, souhait de contempler sa Face, et l'irruption à l'improviste, nous semble le signe que la mort est autre chose que l'épanouissement dans la lumière de Dieu. Elle est cela. Mais elle l'est douloureusement. Et cette angoisse et ce déchirement qui risquent de faire basculer le Visage aimant de Dieu dans Celui du Juge et du Vengeur proviennent d'une rupture primordiale : l'homme fuit la compagnie de Dieu. La mort est éclosion en Dieu si la foi, dans la remise de soi à l'Amour du Christ, franchit l'obstacle : la mort paraît être ma propre destruction, l'interruption de mon développement, le signe que Dieu est absent. Il faut dépasser l'agonie et non pas l'oublier, pour percevoir le vrai visage de Dieu.

*
* *

La foi, victoire sur la mort et le péché, oriente dans un sens où l'immaturation n'est plus scandaleuse. L'homme, avons-nous dit, donne sens à sa propre histoire. Au point de départ, il n'est rien, sinon possibilité et promesse. Pourtant, il est déjà tout devant Dieu.

La foi, en effet, est la réponse positive à l'initiative aimante de Dieu. L'amour de Dieu est toujours actuel : il s'adresse à l'homme à tous les instants de son développement ; il possède la plénitude de son sens à tous les moments du temps. La fidélité humaine est le déploiement dans l'histoire personnelle d'un premier amour

perçu et auquel l'homme s'accorde. Quelle que soit la vie d'un homme, sa valeur, sa longueur, jamais il ne mesurera l'immensité de l'Amour du Christ pour lui : il restera toujours en deçà de l'initiative divine. La foi ne reconnaît pas un amour de Dieu qui correspondrait au mérite ou au développement historique d'un homme. La foi reconnaît que l'Amour de Dieu précède tout mérite, qu'il saisit dans la pauvreté, la faiblesse, le péché même, et que cet Amour est d'une force infinie, quelle que soit ma réalité historique. Cette antériorité de l'amour divin explique que la foi, étant de l'ordre de la réciprocité, me situe à chaque instant au terme de ma propre histoire : Dieu. Le sens de cette histoire, celui d'une réciprocité aimante avec le Christ, est présent dans la foi. La mort comme passage au Père dévoile ce sens. L'homme qui aime n'attend pas d'être parfait et de mériter d'être aimable pour désirer voir la femme qu'il aime. Il souhaite à tout instant être avec elle. Car à tout instant l'amour rend raison de ce souhait. Et il sait que le sens de l'amour se réalise dans cette réciprocité actuelle. Si le christianisme n'était qu'exigence légale de perfection, il serait scandaleux que la mort intervienne comme de l'extérieur, et ce scandale ne serait en rien dépassé par la foi : l'être moralement non mûr resterait éternellement tel. Mais si le christianisme est essentiellement l'entrée dans une réciprocité aimante, l'achèvement est toujours présent. Que l'homme ne soit pas sauvé par ses mérites, mais par grâce, signifie que l'histoire humaine, qui n'est jamais achevée, atteint pourtant toujours sa fin : l'entrée dans la communion divine. Le déchirement que manifeste la mort est bien le salaire du péché : il est dépassé dans l'Amour du Christ. Il est cependant un autre signe que la mort est liée au péché : la rupture de la communion avec autrui.

*
* *

La mort et le lien à autrui

La mort n'est pas seulement destruction de ma propre

possibilité d'achèvement : elle est l'absence à autrui. Nombre d'études récentes abordent par cet aspect le problème que pose la connaissance de la mort. En effet, parler d'une expérience de la mort n'a de sens que pour autant qu'elle est anticipée dans la vie. La mort est par définition la cessation de toute expérience. Si donc, elle peut revêtir un sens pour l'homme, c'est qu'elle doit être accessible dans la « vie ». Nul n'a l'expérience de sa propre mort. L'expérience suppose une distance à l'égard du vécu. La mort est l'abolition de toute distance comme de tout vécu. Comment donc l'atteindre dans sa réalité ?

Si la mort est un fait uniquement biologique, « une résolution des humeurs », selon l'expression de M. Ouine, elle est un retour à un autre type d'organisation naturelle. Elle n'est pas immanente à la conscience.

Mais la mort n'est pas la mort du corps : elle est celle de la personne. Elle est la mort de la conscience. Elle est la destruction des relations de cette conscience au monde et aux autres. « Je t'ai trop aimé pour accepter que ton corps disparaisse et proclamer que ton âme suffit et qu'elle vit. Et puis, comment faire pour les séparer, pour dire : ceci est son âme et ceci est son corps ? Ton sourire et ton regard, ta démarche et ta voix étaient-ils matière ou esprit ? L'un et l'autre, mais inséparables »¹¹.

Par la mort, la conscience déserte le monde et autrui. C'est par la médiation de la mort d'autrui que l'homme fait l'expérience de la mort.

Être vivant, c'est être activement inséré dans un ensemble de relations. L'homme n'est ni un être biologique, ni un être solitaire. Il est le centre plus ou moins superficiel de liens personnels. Il appartient à une famille non seulement par le sang, mais par l'affection. Il a créé des liens par son activité : liens de voisinage, de nationalité, de travail, d'idéal, d'amitié, d'amour. Il a œuvré au milieu d'un monde humain qui le dépasse, certes, mais qui

11. Anne PHILIPPE, *op. cit.*, p. 48.

est pourtant lui. L'homme qui prend sa retraite sait ce qu'il en coûte que d'être en marge de l'activité des hommes. L'homme vit et souffre pour ceux qu'il aime. Il a expérimenté que la vraie souffrance n'est pas pour soi, mais pour les êtres aimés. La trame de la vie humaine est cet ensemble de liens. La personne est cette trame. La mort n'est pas seulement une destruction biologique : elle est la destruction de ce qui fut lentement créé et qui forme le tissu même de la conscience. « Je n'arrive même plus à me souvenir de son visage et de ses yeux » : l'absence prolongée est comme la mort. Mais, dans la mort, la destruction est irrémédiable. Jamais plus telle conversation inachevée ne pourra être reprise. La mort est la « désertion » de la conscience. Et cette « désertion », nul ne la peut conjurer.

Ma propre mort se vit dans la mort de l'être aimé. Plus le lien est profond et authentique, plus la mort est vécue comme mort. Qui n'a ressenti à quel point la sérénité de la nature et la beauté innocente du monde est outrageante lorsqu'on perd quelqu'un de cher ? La communion au monde se vit à travers la communion aux personnes. Tout s'ordonne davantage autour de certains visages qu'autour d'idées. Le monde dramatique n'est pas celui des idées : elles mettent à l'abri. Sans cesse, nous pouvons les réinventer, les contempler, jouer avec elles. Mais je ne puis donner présence à l'être aimé, lui redonner vie. Eichmann disait de R. Hoess, assassin de deux millions de juifs à Auschwitz, qu'« il avait considéré sa tâche comme une besogne désagréable et bureaucratique ». Pour le bureaucrate, il n'existe pas de visages particuliers. Il travaille avec des généralités : les juifs. N'ayant aucun autre lien qu'abstrait, il peut tuer. La mort n'apparaît jamais dans sa réalité. A Auschwitz, on ne la nommait pas, on parlait d'un « traitement spécial ». La mort n'est un scandale que pour l'être qui aime. Les soldats de Franco criaient : « Vive la mort ». Elle s'évanouit dans le fait divers. Elle est une nécessité biologique.

Imaginons qu'un homme détruise peu à peu tous les liens qu'il a avec autrui. Supposons qu'il se préserve de la moindre affection afin de se garder de tout souci. Disons qu'il devient pur observateur, une sorte de « voyeur » comme le Ouine de Bernanos. Rien ne peut l'atteindre : il s'est retranché du monde interhumain. Il a la dureté du diamant. Mûré dans sa solitude, la mort biologique lui apparaîtra comme l'entrée dans le vide qu'il est : « Je suis vide, dit M. Ouine... Il n'y a eu en moi ni bien ni mal, aucune contradiction, la justice ne saurait plus m'atteindre — je suis hors d'atteinte — tel est probablement le véritable sens du mot perdu. Non pas absous ni condamné, notez bien : perdu oui, perdu, égaré, hors d'atteinte, hors de cause »¹². Une telle mort n'est pas scandaleuse : elle est passage du néant au néant. Aucun lien de communion n'était inscrit dans une telle vie. La mort n'en rompt aucun. Elle concrétise l'absence. Si le péché est le refus de tout lien, la mort en est la conséquence.

Le péché est en dernière analyse l'absence voulue, la solitude préférée, l'amour rejeté. Dans le rejet d'autrui, Dieu est nié. « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » La rupture avec Dieu entraîne une rupture avec autrui. Les premières pages de la Bible le suggèrent : le refus de l'amitié avec Dieu entraîne la destruction de celui qui est son image, l'homme. Le premier péché qui inaugure le monde sans Dieu est le meurtre.

La mort est le salaire du péché, car la vie créée par Dieu est une vie de communion. Refuser la « communion » signifie en définitive refuser la création, son orientation communautaire, à l'image de la communion trinitaire. La mort est le signe que l'homme est fermé à autrui et à Dieu. Provenant du péché qui est rupture de communion,

12. G. BERNANOS, *op. cit.*, p. 1557.

division, elle est surmontée par la foi vivante qui est insertion dans la Communion avec le Christ.

*
* *

La mort du juste est un scandale : sa vie fut en effet dominée par le souci de la communion avec le Dieu vivant, reconnu dans son image humaine. Aussi la Bible nous dit-elle que Dieu n'a pas fait la mort ; elle est entrée dans le monde par la jalousie du Diable. Bref, elle a pour source le péché, la division, la haine. Le Dieu de la Bible est un Dieu d'unité et de communion : il est le Vivant. Il ne peut être l'auteur de ce qui est absence et solitude, néant.

Ce fut une originalité de la religion d'Israël de supporter sans atténuation le scandale de la souffrance et de la mort du juste. Pendant de longs siècles, on a cru le pallier en imaginant une certaine équation entre la prospérité terrestre et la justice intérieure, et tel psalmiste ne craint pas d'affirmer envers et contre toute expérience qu'il n'a jamais vu un homme juste mendier son pain. Une position aussi héroïque ou aussi naïve ne peut être tenue longtemps. Tôt ou tard, il faut se rendre à l'évidence : les auteurs des livres de *Job* et de *l'Ecclésiaste* ne cachent pas le scandale ; ils le mettent en pleine lumière. Dieu blâme les amis de Job qui se prodiguent en consolations mensongères. La rétribution terrestre n'existe pas. Cela signifie que la justice de Dieu est plus mystérieuse qu'on ne l'avait jusqu'alors pensé. Car apparemment il en va du bien comme du mal, puisque la mort est le terme irrémédiable de toute vie humaine.

L'Ancien Testament n'a pas mis un lien très ferme entre la mort et le péché. Il a pressenti leur parenté. Il a perçu aussi que la justice de Dieu se manifeste ailleurs puisqu'elle n'apparaît pas ici-bas. Les derniers témoins de l'Ancien Testament parlent de la Résurrection corporelle.

Le Nouveau Testament est plus précis. Saint Paul voit dans la mort le signe d'une rupture entre l'humanité et Dieu. Il décrit l'humanité soumise au règne du péché, triomphant dans la mort. Il tient que la liberté à l'égard du péché est finalement la liberté à l'égard de la mort. Et dans la mort du Christ, il reconnaît que la mort est vaincue.

Certes, la mort est vaincue, mais elle n'est vaincue qu'en espérance. La foi ne va pas abolir la mort : elle la prive de son venin de péché. Elle ne supprime pas la mort biologique ; elle ne dispense pas des affres de l'agonie. Elle est la possibilité donnée à tout homme de vaincre sa mort dans la mort elle-même. La foi ne confère pas un pouvoir magique ; elle n'arrache pas à la condition historique dont la mort marque le terme. Elle fait de la mort qui est humainement la rupture de tout lien, l'accession à une communion, visée ici-bas, mais jamais pleinement actualisée.

La mort qui détruit apparemment toute communion est une sorte de métamorphose ou de passage : arrachant au péché et aux conditions limitées de la « chair », elle fait entrer dans l'universalité actuelle de la Communion divine. Le signe en est, dans le Message révélé, la Résurrection corporelle. La mort n'est pas abolie : son sens est retourné. Signe d'absence, elle est éclosion à la présence pure.

Cette « conversion » de sens est possible si la mort biologique ne s'identifie pas à la mort comme inachèvement et comme absence à autrui. La mort biologique est une réalité neutre, susceptible de significations contradictoires. Ce n'est pas elle qui est directement le salaire du péché : que désormais elle ne soit pas le signe lisible du passage de notre condition limitée dans sa possibilité de communion, à une condition autre où la gloire de Dieu se manifeste pleinement ; qu'elle soit, au contraire, le signe de la destruction et de la rupture ; qu'elle ne pa-

raisse pas assumption ou métamorphose, mais néant, et corruption, telles sont les marques de sa soumission au péché. Ce n'est pas la cessation de l'existence historique et terrestre qui est la conséquence du péché. C'est la façon dont, sans la grâce du Christ, est humainement repris l'arrachement à l'existence historique. La foi ne demande pas de croire au mythe d'une existence immortelle historique si l'on n'était pas sous le péché. La foi affirme seulement que cette mort qui est effectivement la nôtre n'est pas celle qui correspond à la vocation primordiale de l'homme dans le dessein de Dieu, et dans l'horizon d'amitié avec Dieu qui eût été le sien. L'aspect dramatique de la mort, sa signification scandaleuse pour le juste, est liée à la distance prise par l'humanité à l'égard du Dieu vivant.

Le christianisme n'abolit pas la mort : il fait de ce qui est un signe de rupture, un signe de communion. Elle ne peut être ce signe que dans la mesure où l'homme a pris distance à l'égard de ce qui est sa source, le péché. L'homme libre de la haine et de la division, est libre de la mort.

La mort paraît désertion, absence au monde et à autrui, fuite du destin des hommes. L'homme en tombant dans le néant pour le monde tombe dans le néant pour autrui. Simone de Beauvoir dans l'épilogue de *La force des choses* et Anne Philipe dans *Le temps d'un soupir* décrivent admirablement l'inhumanité de cette retombée dans le néant, le caractère intolérable du « jamais plus » au monde et à autrui.

Il est intolérable, car ces femmes se sont vouées à quelqu'un et au monde. Aucune consolation, aucun avenir imaginé auquel la conscience ne prendra aucune part ne peut effacer la cruauté de ce « jamais plus ». L'athéisme est une entreprise cruelle lorsqu'il n'est pas bâti sur la haine comme le fut le nazisme. Là où autrui est aimé et respecté, le « jamais plus » apparaît difficilement naturel et humain. La mort n'est pas un fait divers biologique. Brisure de la conscience pour autrui, elle ne va de soi que

pour celui qui a déjà fait naître cette brisure. La mort perd alors sa signification tragique. Le criminel ou le soudard peuvent risquer leur vie : leur vie n'a pas de sens ni de liens. Ils se moquent de la mort ; ils la narguent. Leur mépris de la mort est leur mépris de la vie. La mort n'est morte que pour une vie signifiante. Elle peut être angoisse de la douleur, révolte de l'instinct de conservation, peur devant l'inconnu. Elle n'est pas ce tragique qui fait que le monde plein de sens, la tâche interhumaine, les visages aimés, disparaissent dans le néant.

Le chrétien ne nie rien de l'angoisse et du tragique de cette rupture. Il n'oublie pas l'agonie pour songer imaginairement à l'après. Il croit que, dans le Christ, il peut faire de sa mort un signe de communion. Le Christ donne sa vie pour que tous aient part à la vie. Le Christ affronte ce qui symbolise concrètement la victoire de la solitude du péché. Parce que la mort biologique est une réalité neutre, le Christ peut en faire le signe d'une réalité sainte. Donnant sa vie librement, il témoigne qu'il préfère à sa propre vie et les hommes et la volonté de son Père. Ce témoignage est une confiance absolue dans le Dieu vivant : Jésus tient que la mort endurée pour la justice et pour les hommes ne peut se solder par l'absence définitive, la rupture totale. « Une fois que je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». La mort du Christ est absorbée dans la Vie du Ressuscité, pouvoir de communion universelle de par la possession actuelle de l'Esprit. La condition charnelle ne limite plus le pouvoir aimant du Christ. Il n'est pas seulement présent à quelques-uns, et à une époque. Il est désormais le Vivant qui domine tous les temps, et qui scrute les reins et les cœurs, non pour juger, mais pour sauver.

*
* *

Concluons donc. La mort chrétienne trouve sa signification dernière dans la mort du Christ. Le Christ donne

espérance d'entrer dans une Vie où l'angoisse de l'inachèvement et de l'absence n'existe plus. La foi est victoire sur la mort, en étant victoire sur ce qui divise. Réunifié à Dieu, aimant avec Dieu autrui, le croyant ne peut être définitivement englouti dans ce qui irrémédiablement sépare : la seconde mort. La mort temporelle en était le symbole concret. Dans le Christ, elle devient éclosion à la vie. Rien n'est épargné au croyant de la condition des hommes, pas davantage que la vraie mort ne fut épargnée au Christ. Il « meurt toute sa mort », mais en la mourant dans la foi à Celui qui est la Vie et l'Amour, il entre dans la Joie de Dieu et la Communion universelle de l'Esprit.

Christian DUQUOC, o. p.
